

PICASSO, LE DIEU AUX CENT BRAS

MEME aux plus grandes époques de l'art, quel peintre fut de son vivant encensé et déifié comme ce diable d'homme ? Dernièrement un exemplaire des Métamorphoses d'Ovide, illustré par lui, trouvait preneur à deux millions deux cent soixante-quinze mille

francs. Sous l'égide de l'Institut d'Art de Londres, une « exposition documentaire », à la Hune, rappelait hier tous ses gestes et tous ses gîtes, le montrait tantôt nu, sans nous faire grâce d'un poil, tantôt entouré de ses cinq compagnes (et parfois, pour le grandir encore, ces photos dépassaient le format nature). Traduites en « gemmaux » un choix d'œuvres, de 1900 à 1957, brille à la galerie Malherbe. Enfin, dans un rez-de-chaussée aussi fraîchement peint que les cinquante toiles qui y sont accrochées, on peut juger du rythme auquel travaille un inspiré si semblable à un dieu indou qu'on s'étonne qu'il n'ait pas cent bras.

Jusqu'ici, même les maitres les plus expéditifs allaient de l'ébauche à sa réalisation, l'œuvre définitive, après avoir passé par plusieurs états, étant comme la somme de rêves antérieurs. Picasso, lui, au cours d'une même séance va fiévreusement de toile en toile, de cuivre en cuivre, ou de pot en pot, fixant sans arrêt ce qui traverse son esprit, tente ses mains. L'opération dure une heure, une matinée, un jour, rarement plus. De ces versions successives, en est-il qui marquent vraiment une progression, un achèvement ? C'est dans la même perplexité que, témoins de la naissance et de la torture de plusieurs dessins, nous laissions déjà le film Picasso.

Un jour, sortant d'un placard poussiéreux des liasses d'études qui n'en avaient jamais bougé : « Je les garde, me dit Vuillard, pour voir en quoi elles sont ratées. » Ces points de vue sont d'une époque où l'on n'osait exhiber ses brouillons. Va pour l'Espagnol, mais quel exemple ! Manet s'interdisait d'exposer un tableau avant que se soient écoulées deux ou trois années. On ne laisse pas à Picasso le temps de compter avec le Temps.

◆
L'exposition de la nouvelle galerie Leiris est, à bien des égards, bouleversante. Quel adjectif traduirait mieux le malaise physique et moral, l'admiration mêlée d'horreur où nous jettent ces images, moins monstrueuses cependant que certaines séries précédentes. Plus sûr de son trait que de ses couleurs jetées en frottis et couvrant très légèrement la

toile — la suite des Femmes en costume turc est d'un baroque à peine tolérable — Picasso, dans une suite de trente Ateliers (où l'on reconnaît le style 1900 de sa villa de Cannes), s'en tient presque à la monochromie. Ces intérieurs, conçus comme des décors de théâtre et vides de toute figuration, sont surpeuplés d'accessoires dont les rythmes, les proportions, changent d'un tableau à l'autre. Moulures du plafond, tentures, palmiers vus à travers une baie vitrée, portes, chaises, palette, sellette, buste, samovar, panier à bouteilles s'étirent, se gondolent, se désarticulent, soumis aux mêmes épreuves que, dans une série voisine, la Femme assise de profil sur un rocking-chair.

Les couleurs s'affirment aussi libérées du « ton local », aussi éprises de relativité que les formes : au centre, posé sur un chevalet, un châssis vierge est fait tantôt d'un blanc cru, tantôt d'un noir, d'un gris, d'un brun. Les plus fascinants de ces bric-à-brac tortueux (numéros 11, 12, 21, 22 du catalogue), à dominantes funèbres, ne sont pas sans faire penser à certains Matisse, comme si, obsédés l'un par l'autre, les deux amis rivalisaient encore.

Nous sortons de là comme de l'autre d'un sorcier, doutant qu'il y ait ici bas place pour aucune certitude. Pour aucune certitude et pour aucun répit. L'atelier du peintre est devenu un laboratoire plus grouillant et plus ténébreux que celui du docteur Faust. L'excès d'intelligence a fini par anéantir le bonheur, et le trop grand savoir, sans l'espérance, ramène tout au chaos originel.

Claude Roger-Marx.

LES « JOCONDES »

La « Joconde » du Louvre n'est pas unique. Il en existe d'ignorées ; le saviez-vous ? A propos de la visite de la reine Elisabeth, connaissez-vous l'intérieur de l'ambassade de Grande-Bretagne, le peintre Reynolds, l'architecture anglaise, le style Regency, les salons anglais ? « Le Jardin des Arts » répond à ces questions. Nombreux autres articles abondamment illustrés.